

II

DATURA STRAMONIUM

—Il me semble qu'à votre place je serais moins tranquille... reprit Fabrice,

—De quoi vous inquiéteriez-vous ? demanda le docteur.

—J'aurais peur d'une évasion...

—Les évasions sont impossibles...

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument.

—N'y en a-t-il donc aucun exemple ?

—Aucun... Quelques tentatives ont eu lieu, sans résultat, et seulement en plein jour. Songez que les folles sont verrouillées le soir dans les cellules et dans un bâtiment bien fermé. Pour arriver au jardin, la fugitive devrait enfoncer deux portes, et, une fois dans le jardin, elle se trouverait en face des deux autres portes de la double muraille d'enceinte... Etes-vous convaincu ?

—Oui... j'admets que la fuite serait difficile... Mais on pourrait s'introduire ici...

—Par où ?

—Par la porte donnant accès sur le boulevard Montmorency...

—Il faudrait en avoir la clef, et il resterait à franchir le second mur du chemin de ronde... D'ailleurs je cherche en vain quel mobile pourrait pousser le plus audacieux malfaiteur à s'introduire nuitamment, avec effraction et escalade, dans une maison de santé comme celle-ci... Les périls de l'entreprise sautent aux yeux ; je n'en vois pas les bénéfices...

—C'est vrai, dit Fabrice. Mais vous devez avoir, la nuit, un service intérieur dans l'intérêt des malades.

—Cela, oui... Une infirmière fait sa ronde, d'heure en heure, dans les couloirs de chaque bâtiment...

—Sa surveillance ne s'étend point sur le parc ?

—En aucune façon, ce qui ne nous empêche pas de dormir tranquilles, je vous assure...

—Mon cher docteur, je vous renouvelle mes félicitations sincères... Vous êtes à la tête d'un établissement exceptionnel, dont vous pouvez faire et dont vous ferez la première maison de Paris et de ses environs...

—Franchement je l'espère et j'y compte... Non pour moi, dont les goûts et les ambitions sont modestes, mais afin de pouvoir donner un bonheur complet à mademoiselle Edmée, qui m'est plus chère que tout le monde...

—La douce enfant mérite bien ce bonheur, et vous êtes digne de le partager avec elle... Avez-vous l'intention de l'épouser bientôt ?...

—Je ne saurais fixer une date à la réalisation de ce projet.

—Pourquoi ?

—Parce qu'avant de songer à moi, il faut que je conduise à bonne fin la guérison d'Edmée et celle de sa mère...

—Je cesse de vous comprendre... Pourquoi ne pas vous hâter ? Ma cousine est en pleine convalescence... Bientôt elle aura repris ses forces... Rien ne vous oblige à subordonner votre mariage à la guérison de Jeanne, guérison qui, soit dit entre nous, me semble plus que problématique...

—Et à laquelle vous ne croyez pas ?... ajouta Georges.

—Mon manque absolu de connaissances spéciales m'empêche de me prononcer, mais je doute...

—Monsieur Fabrice, reprit le docteur, vous savez si j'aime Edmée ?

—Oh ! de cela je ne doute pas !

—Je me suis donné à elle tout entier... Mon cœur, mon âme, mes pensées lui appartiennent... Elle est ma vie... Si elle mourait, je mourrais pour la suivre... Ceci est la vérité toute simple, sans exagération... Eh bien ! je ne deviendrai le mari d'Edmée que lorsque Jeanne sera guérie... Je l'ai fermement résolu... La raison de sa mère sera le cadeau de noce que je veux faire à ma fiancée... Vous devez maintenant comprendre à quel point la guérison de Jeanne me paraît certaine !

—Agissez donc à votre guise, docteur... répliqua Fabrice. Certes, vous n'aviez nul besoin de mon consentement... Vous m'avez fait l'honneur de me le demander, et je vous l'ai donné avec une joie profonde, car il suffit de vous connaître pour vous apprécier à votre valeur... N'oubliez pas que j'offre un million et demie de dot à notre chère Edmée...

—Je vous remercie pour elle et pour moi, monsieur Fabrice de vos intentions généreuses, mais elles ne peuvent rien changer à une détermination que je crois juste... Il me semblerait mal de presser notre union... Je dois me souvenir qu'Edmée vient de perdre son père, et qu'il serait odieux de la revêtir d'une robe de fête avant qu'elle ait porté des vêtements de deuil...

Fabrice s'inclina silencieusement.

—Vous n'approuvez, n'est-ce pas ? demanda Georges.

—Certes je vous approuve ! répondit avec une émotion très habilement jouée le neveu du banquier. Je fais plus, je vous admire !... Vous avez un grand cœur, monsieur Georges !... Vous êtes un honnête homme !...

—Je l'espère bien, s'écria le docteur en souriant, et en cela je ne fais que mon devoir... Je ne vous remercie pas moins du compliment, et je suis très heureux de votre bienveillance...

Tout en causant les deux hommes avaient suivi la ligne du chemin de ronde et rentraient dans le parc par la grille principale.

—Il a été convenu, hier, reprit Georges... (vous devez vous en souvenir), que vous nous resteriez à dîner...

—Je n'aurai garde d'oublier un engagement qui me promet une soirée charmante, mais si je ne craignais d'être indiscret, je vous adresserais une requête...

—Indiscret ! répéta Georges, vous ne pouvez l'être avec moi...

—Eh bien, j'ai quelques lettres à écrire... Voulez-vous mettre à ma disposition plume et papier, et m'autoriser à m'installer solitairement dans votre cabinet ?...

—Vous êtes ici chez vous... répondit vivement le docteur. Disposez-y de tout et de moi-même... Vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir.

Fabrice serra la main de Georges.

Ce dernier reprit :

—Savez-vous où se trouve mon cabinet ?...

—Non...

—Je vais vous y conduire.

Et il se dirigea, suivi de Fabrice, vers le pavillon qu'il habitait.

Le jeune homme n'avait absolument rien changé à l'aménagement de ce pavillon qu'occupait avant lui Frantz Rittner.

Du cabinet de travail du médecin des folles, il avait fait le sien.

C'est bien là-dessus que comptait Fabrice.

Georges introduisit son hôte.

—Voici, dit-il en désignant chacune des choses dont il prononçait le nom, du papier à lettres de plusieurs formats, des enveloppes, de la cire, un cachet, enfin de l'encre et des plumes. Enfermez-vous si vous le désirez, mais personne ne viendra vous déranger ici... Un coup de cloche vous annoncera que l'heure du dîner est proche et qu'il faut vous hâter.

—Mille fois merci !

—Je vous laisse...

Georges quitta Fabrice qui brûlait du désir de se trouver seul, et sortit en refermant sur lui la porte du cabinet.

Le neveu du banquier courut appuyer son oreille contre cette porte afin d'entendre le docteur s'éloigner.

Quand le bruit des pas eut cessé de se faire entendre il se releva, l'œil étincelant d'une joie mauvaise, la lèvre soulevée par un rictus d'une effrayante expression.

—Pauvres fous que vous êtes ! murmura-t-il. Le moment est venu de vous arrêter dans votre œuvre de vengeance !... Il est temps de vous dire : *Vous n'irez pas plus loin !*... Assez d'appréhensions comme cela ! Assez de terreurs !... Assez d'angoisses !... Je veux dormir en paix !...